

**Sommaire** : — POÉSIE CANADIENNE, A une étoile tombante.—FEUILLETON, Tom-Trick, (suite et fin).—NOTICE BIOGRAPHIQUE, Sir Robert Peel.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Article lu à la Société des Amis sur la Jurisprudence, (suite et fin) ; Article lu à la Société des Amis sur l'Économie Politique.—ÉTUDES SUR L'HISTOIRE, Sur César.—L'Histoire de la semaine.—Le Courrier des salons de Paris.—Courrier des modes.

## POÉSIE CANADIENNE.

Nous ne publions jamais un article sans en connaître l'auteur, mais nous faisons volontiers une exception en faveur des dames. Les stances ci-dessous sont heureuses, délicates et jolies ; elles ont un parfum de poésie et de sentiment que nos lecteurs admireront comme nous. Notre aimable compatriote, nous espérons, voudra bien continuer de nous favoriser de ses poétiques inspirations.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

### A une étoile tombante.

Où vas-tu donc lorsque, dans l'ombre,  
Plus rapide que l'hirondelle,  
Tu fends l'espace et la nuit sombre,  
Où vas-tu donc, petite étoile ?

Viens-tu nous voir, nous, mauvais monde  
Tout de poussière et si rebelle,  
Et qu'un torrent d'horreurs inonde,  
Viens-tu nous voir, curieuse étoile ?

Es-tu lasse de scintiller  
Au sein des cieux lorsque, si belle,  
L'on t'y voyait étinceler ?  
Es-tu lasse, coupable étoile ?

Fuis-tu le ciel, ce doux séjour  
Que désire l'âme immortelle,  
Dans son cadre d'un pauvre jour ?  
Fuis-tu le ciel, méchante étoile ?

Es-tu l'ange qui nous chéri,  
De nos chevets la sentinelle,  
Qui nous garde de l'ennemi ?  
Es-tu cet ange, ô bonne étoile ?

Retourne donc, si tu l'esquive ;  
Repens-toi donc si criminelle ;  
Ne laisse pas en fugitive ;  
Mais sois notre ange et notre étoile !

JOSEPHTE.

Montréal, mars 1845.

## FEUILLETON.

### Tom-Trick.

(Suite et fin.)

V.

LA FIN DU RÊVE.

Charles II s'était donc enfin assis sur ce trône que tant de secousses avaient ébranlé. Partout on reconnaissait l'autorité du roi. Cependant, les ferments de discorde n'étaient pas complètement éteints, et sous les cendres encore chaudes de la révolution vaincue, se cachait plus d'une vive étincelle. Il n'y avait plus de batailles rangées, mais les combats singuliers, dont le nombre se multipliait outre mesure, enlevaient chaque jour aux deux camps quelqu'un de leurs plus actifs soutiens. La lutte de parti à parti était devenue une lutte d'homme à homme.

Telle était la situation des choses à Edimbourg quand lord Graham y arriva avec sa fille. Le noble comte, vivant souvenir des glorieuses infortunes de Montrose, fut reçu à bras ouverts par tous les membres de l'aristocratie écossaise, que le rétablissement de Charles avait réintégrés dans leurs anciennes possessions. Lucy se livra tout entière au plaisir de revoir une grande ville, où elle était née. Quand à George, devenu secrétaire intime de lord Graham, et lancé dans un nouveau monde de séductions, il s'enivrait d'une espérance dont il se plaisait à contempler l'éclat lointain, ne sachant quel avenir était réservé à son amour, mais savourant avec joie les douces incertitudes du présent.

Un matin, George rencontra sir Horace Ashley au moment où il sortait de chez lord Graham. Jamais ces deux hommes n'avaient eu de sympathie l'un pour l'autre ; mais une conformité parfaite d'opinions établissait entre eux une de ces amitiés banales, si communes aux époques de bouleversements publics. Horace était préoccupé et ne vit pas George. Mais ce dernier, déjà contrarié des assiduités du capitaine dans la maison du lord, s'aperçut de son trouble, et ne pouvant l'expliquer, sentit éclater dans son cœur les tourments confus de la jalousie ; il redoubla de vitesse. La jalousie donne du courage et il venait de former un projet hardi. Il voulait demander à Lucy une explication.

Il entra. Miss Graham avait la tête tristement penchée et paraissait accablée sous le poids d'une pensée amère. Aussitôt qu'elle aperçut George, elle vint à lui avec empressement, lui serra la main, et le pria de s'asseoir à ses côtés :

— Vous arrivez bien, lui dit-elle, et l'on dirait que Dieu vous a désigné pour m'assister toujours au milieu de mes alarmes... George, j'ai encore une grâce à réclamer de votre dévouement...

Ce début devait nécessairement modifier les dispositions de George. Au lieu de parler, il écouta.

— C'est une triste chose, continua-t-elle, les larmes aux yeux, — qu'une ville le lendemain d'une révolution. On croit l'ennemi mort, il n'est que terrassé. On croit à la paix, et cette

paix n'est qu'une guerre déguisée : nul n'accepte le titre de vaincu, et ne signe la trêve de bonne foi. Il faut que les vainqueurs aient continuellement la main sur la garde de leur épée. Figurez-vous, monsieur George, que, ce matin même, sir Horace passait avec mon père devant la taverne des Ménéstrrels. Les vitres tremblaient aux cris des buveurs, et des toasts mystérieux s'échangeaient. L'un de ces hommes, qu'on appelle, je crois, O'Neal, connu par son attachement rebelle au covenant, interpella sir Horace et lui présenta un verre en l'engageant à prendre part au toast qu'il allait porter à la ligue des saints. Pour toute réponse, sir Ashley lui a lancé son gant au visage, et rendez-vous a été pris pour demain au point du jour.

— Eh bien ? fit George qui tremblait de comprendre le fond de la pensée de Lucy.

— Eh bien, reprit-elle, sans s'apercevoir de l'émotion de George, mon père assure que l'adresse d'O'Neal est sans pareille et que si Horace se bat, il sera tué !...

— Et en quoi puis-je lui être utile ?

— Le sais-je ? dit Lucy, frappée du ton froid de George, et ne comprenez-vous pas que je vous ai dit cela parce que j'étais la seule, à souffrir, à penser, à craindre, et qu'une confiance devait me soulager ? On m'a bien dit qu'il n'y avait rien à faire... ; mais me serais-je trompée en espérant de vous quelques paroles de consolation ?

— Non... oh ! non..., répondit tendrement George. Mais vous vous intéressez donc beaucoup à sir Horace ?

— Comme il est naturel que je m'intéresse à l'époux que mon père m'a choisi.

— Et vous l'aimez ? fit George avec explosion.

— Comment ne l'aimerais-je pas ! nous avons grandi sous le même toit, sous les mêmes yeux, il est mon frère, et je suis sa sœur.

— Ah ! oui, — Je comprends... sir Horace doit être votre époux... et vous ne voulez pas qu'il meure, dit George avec égarement. Et bien, sir Horace ne mourra pas... du moins je ferai tout ce qu'il faudra pour le sauver... O'Neal est adroit ? Oh ! tant mieux. Pardon — ne m'avez-vous pas dit que cette querelle avait eu lieu à la taverne des Ménéstrrels ?

— Assurément, monsieur George. Mais qu'avez-vous ?

— Moi, dit George en reculant avec épouvante, rien, oh ! rien ! Si vous saviez ! j'avais espéré... Je croyais... Mais, non, non, je ne croyais rien, je n'espérais rien... Seulement je suis bien malheureux. Adieu miss Lucy adieu, Priez pour sir Horace Ashley.

Et il s'enfuit en courant. L'étonnement de Lucy était à son comble. Elle se mit à sa fenêtre et le regarda jusqu'à ce qu'il fût hors de sa portée. Il ne détourna pas une seule fois la tête.

— Il est malheureux, pensa-t-elle. — Malheureux !

George entra dans la taverne, se fit servir un demi-pot d'ale, et demanda au chef de l'établissement si O'Neal viendrait dans la journée.

— Il ne tardera pas, répondit le tavernier Wilson. O'Neal est une de mes meilleures pratiques. C'est tout au plus s'il sort d'ici pour s'aller coucher. En ce moment il est allé prendre chez lui ses armes dont il aura besoin